

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



AGIER Michel, 2008, *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris, Flammarion, 350 p., acronymes, bibliogr., index (David Moffette)

Zygmunt Bauman affirme en quatrième de couverture de *Gérer les indésirables*... que «six ans après *Aux bords du monde*, cet essai deviendra un classique». Si la lecture de la première des trois sections de cet ouvrage peut laisser dubitatif quant à la prophétie de Bauman, plus on avance dans le texte, et plus on se rallie à la position du célèbre sociologue.

C'est que Michel Agier est un empiriste. Aussi ne nous donne-t-il pas les clés de l'analyse dès le début du texte. Pas de cadre théorique clairement défini *a priori*. À peine l'anthropologue a-t-il délimité son objet d'étude qu'il entreprend de dresser le portrait des différentes figures de réfugiés, déplacés et exilés que compte le monde contemporain. Portrait qui présente l'intérêt de souligner le recul de la catégorie de «réfugié» au profit d'autres statuts administratifs moins contraignants au niveau légal (déplacés internes, clandestins). Ce tour d'horizon se voit ensuite complété par un inventaire des formes de ce qu'il appelle l'encampement, formes déployées pour gérer ces «indésirables». Jusque là, Agier offre une bonne synthèse, fournit une montagne de chiffres et d'informations générales, certes utiles, mais qui n'apportent rien de particulièrement nouveau.

Plus on avance dans la lecture de cet essai, cependant, et plus on voit émerger de concepts à la suite d'analyses empiriques dont les données proviennent de sept années d'enquête dans des camps, principalement africains. Dans l'idée de rendre compte d'une démarche de recherche inductive, l'ouvrage suit ainsi une progression dans le degré de théorisation. Si la première section est essentiellement descriptive, la seconde se situe au niveau méso-théorique, tandis que la dernière regroupe une synthèse des concepts avec un plus grand degré de conceptualisation, dévoilant ainsi toute l'originalité et la force de l'analyse.

L'auteur contribue ainsi au débat sur le camp, débat grandement marqué depuis Agamben (1997) par le rapport à l'exception et à la condition des individus qui y sont relégués. Agier soutient que le camp de réfugiés, et la figure du camp en général, constituent effectivement un espace d'exception tant sur le plan politique que symbolique. Les camps sont pour lui des *hors-lieux*, des «hétérotopies» (pour reprendre le terme de Foucault 2001), des espaces qui «se constituent d'abord comme des *dehors*, placés sur les bords ou les limites de l'ordre normal des choses – un ordre normal qui reste jusqu'à aujourd'hui un ordre national» (p. 267).

Agier s'accorde aussi avec Agamben sur l'idée que le camp incarne l'espace où l'on peut constater avec la plus grande acuité la séparation entre droits humains et droits civiques. Les habitants du camp sont effectivement pensés comme de la «vie nue», des corps désocialisés, de pures victimes. Mais cette lecture, avancée par Agamben, ne s'avère exacte qu'au niveau juridique. Pour Agier, «cette hypothèse n'est opératoire que si elle stimule *a contrario* la recherche empirique de situations où la politique émerge dans ses espaces les plus improbables, en particulier dans les camps de réfugiés» (p. 233).

Et c'est bien ce que l'anthropologue tente de faire. À travers divers exemples, l'auteur illustre des processus de socialisation ainsi que la mise en actes d'une vie politique : constructions identitaires, mobilisations collectives, conflits entourant la représentation politique et la prise de parole, etc. En bref, le camp serait aussi un espace où les individus dépassent leur statut imposé de victimes pour s'affirmer en sujets. Pour Agier, le camp gagnerait donc à être étudié comme une ville (ou cité) en puissance, espace d'une possible résilience.

Mais le camp de réfugiés est pourtant une ville toujours inachevée. S'inspirant de Rancière (1995), Agier démontre de façon convaincante comment l'ontologie humanitaire tend à évacuer la possibilité de la vie politique. Il décrit le concept d'humanité comme une fiction totalisante marquée par l'absence d'extériorité. Au sein de cette totalité, nous sommes tous les *mêmes* et aucune altérité, aucune mésestente ne saurait être tolérée. Toute contestation de l'ordre du camp se trouve ainsi réduite au silence au nom de la fiction totalisante du concept d'humanité.

Au niveau de l'ordre national des choses, le camp se présente ainsi comme un espace de relégation qui protège l'État-nation contre les « indésirables », réduisant l'espace du politique. Au niveau de l'ordre humanitaire des choses, le camp est soumis à cette fiction totalisante qui noie l'altérité et étouffe le politique. Dès lors, dit Agier en page 319, « [c]'est à partir de ces marges qu'il nous faut penser à la fois le politique, l'altérité et la ville, à *la limite* ».

Références

- AGAMBEN G., 1997, *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris, Seuil.
- AGIER M., 2002, *Aux bords du monde, les réfugiés*. Paris, Flammarion.
- FOUCAULT M., 2001 [1984], « Des espaces autres » : 1571-1581, in M. Foucault, *Dits et écrits*, vol. 2. Paris, Gallimard.
- RANCIÈRE J., 1995, *La mésestente. Politique et philosophie*. Paris, Galilée.

David Moffette
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada